

Corée du Nord, Pyongyang, 2012

Il faut que j'exfiltre Kwan au plus vite.

Il faut aussi que j'arrête les métas. On est 13 millions sous méthamphétamines dans ce pays et le gouvernement inonde la planète de notre bien-aimée drogue de synthèse. Sous acides, je ne peux pas me concentrer sur mes cartes et notre plan d'évasion.

Les métas vous donnent accès à une dimension qu'on appelle ici 'Tchekin' ou 'les portes du paradis'. Je crois que je suis un des seuls à savoir qu'il y a un film américain du même nom mais je n'en fais jamais référence car je décevrai ceux qui tenteraient de se procurer le DVD. Le film est un western un peu longuet qui n'a rien à voir avec nos expériences hallucinogènes. Le film français 'Blueberry' que Sao m'avait passé m'a bien plus dans un genre différent.

Les acides, c'est indispensable pour oublier la faim et surtout la douleur. Les dentistes n'ont pas d'anesthésiants alors on se met en condition avant d'ouvrir la bouche. Une fois, j'ai dû me rendre chez le dentiste sans avoir avalé ma dose. Impossible de repousser le rendez-vous que j'avais négocié depuis 6 mois. Le bandit m'a perforé une molaire jusqu'au nerf. Je lui ai mis mon poing dans la gueule et il m'a menacé avec sa fraise. Depuis, je me brosse les dents deux fois par jour avec du savon.

Kwan est comme mon fils mais ce n'est pas mon fils. Je l'ai trouvé abandonné sur le perron de notre immeuble de la banlieue de Pyongyang. C'était une misérable boule de linge inerte d'où s'échappaient des piaillements. Quand j'ai posé ma main sur son enveloppe de coton, j'ai réalisé que j'étais en train de le perdre. Sa serviette givrée était aussi dure qu'une coque de noix. Ses deux petits yeux noirs en amande ont croisé les miens et son sourire m'a fait craquer sur le champ.

J'ai soulevé délicatement sa capuche congelée et son petit visage s'est dévoilé à moi dans toute sa fragile perfection. Des joues gonflées à l'hélium, un bouton de manteau en guise de nez, une petite touffe de cheveux noirs rebelle, voilà comment un bébé assure sa survie. Il aurait pu m'adresser un clin d'œil sans que j'en sois surpris. Je l'ai pris dans mes bras et je l'ai surnommé Kwan.

Je lui ai confectionné un jouet avec une de mes vieilles chaussettes que j'ai remplie de foin et d'une petite boîte contenant des agrafes. La chaussette pendait avec une pince à linge au-dessus de son cageot de fruit en guise de berceau. Quand je prenais la chaussette et que je m'amusais à la secouer comme un yoyo, Kwan me souriait et lançait ses petit bras vers moi. Combien de fois, ses mains ont tenté sans succès d'attraper la chaussette ?

C'est là que j'ai compris que quelque chose clochait avec Kwan. J'ai soupçonné une malformation qui aurait poussé sa mère à l'abandonner. Mais alors que faire avec un enfant handicapé ? Les soins dépassaient sûrement de très loin ce que mon salaire de chauffeur de bus pouvait supporter. Tristesse et déprime ont supplanté mon enthousiasme initial. Cloîtré dans mon appartement pendant un de ces week-ends pluvieux qui rendent notre capitale encore plus fantomatique, j'ai fait ce que je maîtrisais le mieux à savoir une indigestion de métas. On peut dire ce qu'on veut sur ce poison, il n'en reste pas moins vrai qu'il libère l'esprit de toutes nos contradictions et de nos incertitudes.

...

Kumgang, montagne magique, sommets enneigés que notre grand président suprême viole impunément... Je plane au-dessus des pylônes tractant des télésièges importés de Chine. Les nappes de brouillard refroidissent momentanément mon apesanteur mais mon sang n'a jamais été aussi bouillant.

*Celle que l'on appelait la montagne magique devient une station de sport d'hiver bâtie par nos bataillons de jeunes soldats. Je décide de piquer du nez pour me rapprocher du remonte-pente. Un père pointe du doigt le sommet pour ses enfants ou me vise-t-il ? Ahah, je pensais être invisible.*

*Je plane derrière eux, sans un bruit. Le père doit faire deux fois mon poids. Je ne suis pas bien gros comme tous les Nord-Coréens mais lui est sacrement enrobé. Voilà encore une chose que les étrangers seraient surpris de découvrir. Mon pays ne meurt pas de faim. En tout cas pas pour une minorité grandissante qui occupe les plus hauts postes du régime. Mais est-ce vraiment différent ailleurs ? Si le socialisme c'est la majorité dans le dénuement, il semblerait que le capitalisme ait suivi le même chemin.*

*Les gamins de l'apparatchik sont équipés comme de vrais skieurs professionnels avec des skis rouges, à l'image de notre drapeau national. Chacun d'eux doit être plus lourd que moi. Les joues rebondies du plus jeune sont déjà rosies par le froid piquant.*

*Je fais demi-tour et je prends de l'altitude mais l'énergie me manque. Il faut que refasse le plein. Le plein de quoi ? Le plein de métras !*

...

Je me réveille en sursaut et en sueur, allongé sur mon tapis, les yeux rivés au plafond où cette affreuse tâche d'humidité me nargue depuis 3 ans. Une idée m'est apparue en pleine transe que je voudrais tester au plus vite.

Je me lève et je clopine jusqu'à mon coin cuisine. Je fouille mes tiroirs pour dénicher un paquet d'allumettes ramassé dans mon bus à la fin de mon service. J'en craque une et je l'approche lentement du visage de Kwan.

Ses yeux restent immobiles tandis que je déplace la lueur de gauche à droite. Il me sourit car il sent ma présence mais il ne me voit pas. Mon Kwan, petite boule de chair aveugle, né du mauvais côté de la frontière...

Le lendemain, je me suis renseigné à l'hôpital de Yongnack sur les centres pour aveugles. J'ai pu prendre rendez-vous auprès de l'un d'eux en prétextant que je me renseignais pour mon neveu. Lorsqu'ils m'ont conduit dans la cour extérieure où une centaine d'enfants rejetait un nuage de poussière en foulant le sol autour d'un porte-drapeau, j'ai su que jamais Kwan ne les rejoindrait.

Voilà comment Kwan, l'enfant inconnu, est devenu l'enfant caché. Mon expérience de père se limite à ce que j'ai pu modestement apprendre avec ma fille Boo ja. Elle a été l'étoile de mes nuits dès sa naissance et ce jusqu'à ce que sa mère me quitte en l'emmenant avec elle. Les femmes en Corée du Nord ont beaucoup changé. Elles ont découvert qu'il était plus facile de divorcer pour refaire sa vie avec un officier ou un apparatchik du gouvernement que de survivre avec un homme du peuple. Elles sont aussi plus sensibles à notre apparence, alors que nous avons déjà du mal à trouver autre chose que des costumes gris râpés sur les marchés.

Oui, la vie a bien changé. Mais elle est toujours aussi pénible pour ceux qui, comme moi, n'ont pas de parents dans les ministères et de contacts dans les magasins d'Etat. Je me débrouille tant bien que mal. Ma paye assure le loyer dans cet immeuble gris dont les fenêtres surplombent ce nouvel écran géant électronique. Il diffuse des publicités pour des téléphones portables entrecoupées de discours officiels. Il m'empêche surtout de dormir quand son scintillement inonde mon salon. Encore un exemple d'argent dépensé en pure perte pour nous plonger dans une modernité inaccessible.

En récupérant les objets perdus dans mon bus, j'agrémente sacrement mon quotidien. J'ai lu que des types avec des détecteurs de métaux pouvaient dénicher jusqu'à 500 dollars d'or et d'argent par nuit sur les plages de Floride. Je n'en suis pas là, mais je me défends. Je ramène

mes trouvailles à Chul qui opère un étal de bric et de broc sur les marchés et qui me refourgue des métas à l'occasion.

Hier, alors que j'avalais une galette de riz avec mon thé, j'ai vu mon reflet dans la fenêtre de ma cuisine. Un visage émacié aux dents jaunies et aux cheveux grisonnants. Le néon accusait mes traits, similaires à ceux d'un interné de camp de rééducation avec des pommettes aussi saillantes que nos vallées du nord et des orbites oculaires profondes comme la cuvette d'un lac. Je vieillissais et donc je maigrissais encore plus. Je hais ce corps qui semble me narguer avec mes deux jambes aussi maigres que des cure-dents. Elles ne m'emmèneront pas bien loin, c'est une certitude.

### **13 juin, 13h53, salle d'interrogatoire de la police militaire du poste frontière de la zone démilitarisée**

*Vous en êtes où ?* me demande mon supérieur avec une trace d'impatience dans la voix.

Le capitaine Ishu aime toujours pointer son nez après la bataille. Cela fait trois heures que j'interroge cet inconnu qui prétend avoir fui le Nord en passant par la DMZ, la zone démilitarisée entre nos deux frontières.

Notre bâtiment est coincé entre la caserne et le musée. Des fenêtres de mon bureau, je me vois infliger soit les appareils photos des groupes de touristes soit les canons des M4 du 3ème corps de Marines. De la DMZ, nous ne voyons qu'un mur d'arbres dissimulant une zone de 60 kilomètres de large dont on ne connaît rien. Abandonnée, déshumanisée, la zone n'est plus qu'un endroit maudit pour certains et un lieu magique pour d'autres. Mais ces derniers sont bien moins nombreux.

J'ai été muté dans ce no man's land il y a deux ans. Mon salaire a doublé mais il est indexé sur un ratio bien précis; celui de l'offre et de la demande. Le commissariat doit recevoir une dizaine de CVs par an dans le meilleur des cas. Qui voudrait aller pointer dans un bled aussi reculé et nécessitant une heure de route depuis la ville la plus proche ?

Quotas obligent, il manquait une femme dans les effectifs du commissariat. Ishu avait besoin d'une femme et moi, j'avais besoin de m'éloigner définitivement de Séoul. J'étais sous calmants depuis le décès de mon fils et je me voyais déjà vieillir trop vite. En Corée du Nord, ils s'enfilent des excitants tandis qu'au Sud, nous ingurgitons des tranquillisants mais nous avons en commun cette même répugnance d'un quotidien dicté par des normes.

Il n'y a pas de boulevards bruyants près de la DMZ, pas de 30 tonnes au klaxon hurlant et de gamins filant vers un destin tragique. Ici, j'ai commencé à oublier mon fils Zechen et sa petite bouille toute ronde qui me souriait naturellement chaque matin. Ici, je suis passée d'une obsession à une autre.

Deux mois après ma prise de fonction, je ne pouvais plus me passer de ma promenade quotidienne le long de la première grille de protection. Dans les trois mois qui suivirent, j'ai jeté mes cachets blancs et mes gélules rouges dans la cuvette des toilettes. Très vite, j'ai perçu les premiers indices d'une transformation en cours dans la zone.

Alors que nos arbres du côté sud perdent leurs feuilles dès octobre, ceux de la DMZ les conservent jusqu'en janvier. A part moi, personne n'a noté cette variation sur des arbres de souches identiques. De toute façon, l'attention de la centaine de militaires du poste frontière se focalise sur leurs homologues de l'autre côté de la frontière. L'éco-système de la DMZ n'intéresse que quelques rares écologistes et biologistes que l'on autorise à prélever des échantillons devant la première barrière grillagée.

En juin, des moustiques gros comme des libellules nous ont rendu les nuits insupportables. Pour la première fois, Ishu s'est inquiété d'une possible manigance des Nord-Coréens. Il a réuni les 15 gradés du commissariat dans la cafétéria et s'est soudain senti très inspiré.

*Ils ont pu larguer des déchets radioactifs dans la zone nord... Les services sanitaires seront là demain. N'écrasez aucune de ces bestioles, compris ?*

Tout le service a acquiescé et certains ont regardé la paume de leurs mains avec angoisse. Cette nuit, les premières gouttes d'une pluie lourde et aqueuse ont commencé à tomber sur nos toits et n'ont pas cessé depuis.

...

Je saisis mon gobelet de plastique et je soutiens le regard fuyant de mon supérieur.

*On avance. On a déjà son prénom. Mais tant que l'on a pas la confirmation des services nord-coréens concernant son identité, on n'est sûr de rien.*

Ishu s'essuie le front et s'essore les cheveux en frottant nerveusement les poils dressés sur le sommet de son crâne. Sa coupe de cheveux en brosse est une insulte au bon goût. Sous son bras, son imper ruisselle des grosses gouttes que ce ciel gris sombre nous déverse depuis des jours.

Ishu n'aime pas les zones grises, intermédiaires, où l'incertitude règne en maître. Et il aime encore moins les surprises. Autant dire qu'il exècre cette situation qui bouscule son quotidien.

*Je vais relancer le ministère, affirme Ishu.*

J'acquiesce en glissant une pièce de 10 won dans le distributeur de café. Je lui tourne le dos et je l'entends soupirer, marmonner et sans doute imaginer l'horizon assombri de son week-end.

Derrière la vitre teintée de la salle d'interrogatoire, la table semble prise de convulsions devant les assauts conjugués des deux jambes de l'inconnu.

*Il est en manque ? observe-t-il.*

Je repère le reflet de mon sourire narquois dans la baie vitrée. Il connaît parfaitement l'état de l'inconnu mais il préfère sans doute que les caméras enregistrent ma réponse et constatent qu'un médecin n'est toujours pas là. Bien qu'on soit dimanche et en pleine épidémie de grippe, Ishu ne cherche qu'une chose; étoffer son dossier. Il en possède un sur chacun d'entre nous dans le département. C'est son truc. Plus il a de dossiers épais, plus il se sent protégé.

*Je vais lui filer un anxiolytique en attendant, je me hasarde.*

Ishu bredouille une vague mise en garde mais j'ai déjà la main sur la poignée de la porte. Une fois à l'intérieur, je saisis la table et je la décale vigoureusement sur le côté. Bao se calme immédiatement mais pas pour longtemps je le crains. Sa tête chevrote nerveusement sur le côté et un filet de bave s'échappe du coin de ses lèvres gercées. Si vous ne dites pas toute la vérité maintenant, ce sera très compliqué pour moi de vous procurer des pastilles blanches. Vous comprenez ?

Mon allusion à ses métras éclaire brièvement ses pupilles noires. Je me rapproche de lui avec la seconde chaise.

*Je n'en prends plus. J'ai encore des crises mais elles s'espacent de plus en plus, me lance-t-il en opinant de la tête.*

Je n'en crois pas un mot.

*Reprenons depuis le début. D'où venez-vous, Bao ?*

**Pyongyang, 10 juin, 5 jours plus tôt**

Kwan vit dans un monde inconnu. Un monde que je suis le seul à partager avec lui pour la simple et bonne raison que j'en suis son auteur.

Quand j'ai réalisé le handicap de Kwan, j'ai su immédiatement deux choses. D'une part que je ne livrerai pas cet enfant à la meute d'aveugles du centre pour enfants. Et d'autre part qu'il n'avait pas le droit de subir un second traumatisme en découvrant le monde qui l'entourait.

Kwan a grandi chez moi et uniquement chez moi. L'école, il l'a connue du balcon en entendant les enfants en sortie scolaire. Je ne pouvais pas prendre le risque de me le voir confisqué par le régime.

J'ai mis toute ma solitude et mon temps libre dans son éducation. On dit qu'un enfant perturbe tous nos points de vue et redéfinit nos buts dans la vie. Je crois que ce sont surtout certains enfants qui peuvent s'enorgueillir d'un tel bouleversement. Et Kwan en fait définitivement partie.

Kwan est différent. Il est dépendant de moi, certes. Mais il est aussi unique dans son appréhension du monde qui l'entoure. Il doit bien me poser plusieurs dizaines de questions par jour. La couleur du ciel, le visage d'un passant, l'heure sur l'horloge électronique de la cuisine, tout est prétexte à m'interroger. A chacune de mes réponses, Kwan me remercie et sourit dans le vide. Je peux ainsi l'observer de longues minutes avec tendresse et toujours une larme à l'œil, impatiente de glisser contre ma joue.

Nous adorons nos bébés et nos enfants parce qu'ils ne sont rien sans nous. C'est un bref moment dans notre vie. Mais moi je savais que Kwan continuerait toujours à me poser des questions et que rien ne changerait. Tout du moins, c'est ce que je croyais.

Puisque Kwan ne concevait le monde extérieur que par mon intermédiaire, j'ai décidé un jour d'améliorer un peu son ordinaire. Au lieu de lui expliquer que le vacarme chaque matin en bas de l'immeuble était dû à un camion d'un autre âge qui vidangeait nos seaux d'excréments, j'ai inventé un véhicule robotisé aux multiples tentacules se greffant sur nos hublots d'appartements.

*Les bras aspirent nos déchets jusqu'au ramasseur qui ensuite les rapatrie à l'usine de recyclage...*

Voilà comment j'ai enjolivé notre triste réalité pour la première fois.

*Même ce qui vient des toilettes ?*

*Même ce qui vient des toilettes, j'ai abondé.*

Il est resté songeur un instant.

*Papa, un pays qui utilise ce qu'on lâche aux toilettes pour en faire de l'électricité, est un grand pays.*

A partir de ce moment là, il m'était devenu impossible de revenir en arrière.

La file d'une centaine de mètres devant mon bus ? L'entrée du Disneyland Corée. Je laissais Kwan effleurer les passagers jusqu'à ce qu'il trépigne d'impatience pour pénétrer dans le parc.

*La semaine prochaine, Kwan. Tu as vu le monde ?*

*Pourquoi ils sont si nombreux, papa ?*

*Parce que nous avons le plus grand Disneyland au monde.*

Les étals à moitié vides ? Des présentoirs luxuriants où les plus beaux fruits exotiques côtoyaient des cageots de légumes importés du continent européen.

*Papa, pourquoi on ne mange jamais de carottes ?*

*Tu veux en manger comme tous ces enfants à l'Ouest dont les dents sont rougies par le jus de carotte ?*

Les rares voitures sur nos avenues ? Notre pays expérimente les voitures volantes et nos transports en commun sont sans doute les plus efficaces au monde.

L'extinction des feux en début de soirée ? Et bien, celle-là, Kwan ne l'a pas repérée avant un bon bout de temps. Mais le gosse est malin et il remarqua que les ampoules étaient froides le soir.

*Papa, pourquoi les ampoules ne chauffent pas le soir quand elles devraient toutes être allumées ?*

Ce soir-là, alors que je sirotais une bière chinoise dénichée au marché noir, il m'a laissé sans voix. J'ai fait mine d'avaler de travers et de tousser pour gagner du temps.

*Vraiment ? Je te laisse deviner puisque tu es si malin ?*

Kwan a grimacé et s'est mis à longer les murs de l'appartement en marmottant. C'est sa façon de réfléchir. Par chance, j'avais lu qu'une société brésilienne avait développé des néons autour du terrain de football d'une favela, alimentés par l'énergie des joueurs en mouvement.

*Kwan, je vais te glisser un indice. Continue à marcher comme ça et l'appartement sera aussi lumineux qu'un feu d'artifice le jour d'anniversaire de notre vénéré leader.*

Kwan s'est immobilisé au milieu de la cuisine et a claqué son pouce et son index. Il ne manquait que la bulle au-dessus de sa tête affichant un « Eureka ! ».

*Ne me dis pas que des capteurs transforment notre énergie en électricité ?* s'exclama-t-il avec ses poings prêts à s'élancer dans les airs.

Mon absence de réponse valait confirmation. Kwan s'est précipité dans mes bras et a entamé une danse improbable.

*De la lumière ! Je veux être le phare de nos voitures volantes !*

### **15h14, salle d'interrogatoire de la police militaire de la zone démilitarisée**

Le médecin a enfin pointé le bout de son nez. Il a immédiatement injecté un calmant à l'inconnu avant de signer son bon de passage et de fuir au Cha General Hospital où sévit une grippe particulièrement résistante.

Notre homme est maintenant détendu. Ses jambes incontrôlables ne font plus trembler la table et son visage apparaît apaisé. A ce stade, je ne sais vraiment pas trop quoi penser. Son histoire est délirante mais ne manque pas de charme. En revanche, elle échoue à se montrer convaincante en l'absence de son principal acteur, Kwan.

*Où est Kwan ?* je l'interroge.

L'inconnu baisse les yeux et secoue sa tête.

*Kwan m'attend là-bas. Je me suis perdu en cherchant les limites de la zone...*

Il a été, en effet, intercepté par les militaires de l'autre côté de la barrière grillagée et de là envoyé à nos services. Je remarque alors pour la première fois sa main gauche prostrée contre son cœur. Il constate que j'observe son geste et se décide à laisser filer sa main contre sa hanche.

Je gagne quelques centimètres en me penchant vers lui malgré la puanteur qui transpire de tout son corps.

*Ecoute, si tu ne me fais pas confiance, je ne pourrai rien pour toi. Et c'est la NIS qui prendra le relais.*

Son regard reste impassible.

*Les services secrets...*

Je sens que cela turbine enfin dans sa tête. Il doit se dire que je suis sa moins mauvaise option. Il renifle une sacrée glaïre et lève les yeux au plafond comme pour trouver l'inspiration.

*Madame Zuan devenait méfiante...*

### **Pyongyang, 5 jours plus tôt**

Je ne peux plus faire comme si cela n'était dû qu'à une vague dispute de palier. Madame Zuan ne me dit plus bonjour depuis qu'elle a croisé Kwan pour la première fois. En effet, en sept ans, j'ai toujours réussi à soustraire Kwan aux regards de nos voisins.

Il y a un moyen pas très orthodoxe pour s'exfiltrer de l'immeuble à l'insu de tous. Il suffit de soulever la dalle de fer ronde sur le balcon. Pourquoi est-elle là ? Aucune idée. Sans doute pour évacuer les eaux de pluies. En tout cas, pour nous, elle a parfaitement rempli son rôle de sas de sortie grâce à l'échelle que j'ai confectionnée.

En six ans, j'ai réveillé Kwan plus de 2000 fois à cinq heures du matin pétantes. Le plus dur est d'ouvrir les yeux lorsque le jour n'est pas encore levé. Pour Kwan, c'était plus simple. Je le couchais tôt et je l'éveillais en pleine nuit en prétendant qu'il était 8 heures.

*Papa, tu es sur que les pylônes vont tenir ?*

Les pylônes... Encore une fable de ma part pour vanter la modernité de notre capitale. Pyongyang est ainsi devenue grâce à moi la première ville construite sur une mosaïque de rivières imposant une nouvelle architecture sur le modèle de Venise. A mon niveau de mensonges, je n'avais plus aucun scrupule à pousser le bouchon encore plus loin.

*Kwan, les pylônes sont en titane et ne craignent même pas les tremblements de terre, je le rassurais.*

Sur le bitume, sa main greffée à la mienne, nous marchions avec beaucoup de prudence le long d'immeubles surplombant des canaux imaginaires et nous gravissions de multiples ponts jumelant des quartiers virtuels entre eux.

Mais, il y a trois jours, Kwan a cédé à son instinct d'oiseau curieux. Il a pointé le bout de son nez sur le palier de la porte alors que je lui avais bien spécifié que les enfants aveugles devaient être déclarés aux services sociaux. Et il a été surpris par madame Zuan. Je l'ai aussitôt mis en quarantaine dans sa chambre.

*Kwan, tu seras opéré dans deux ans si tout va bien. En attendant, ne faisons pas de vagues. Tu préfères être ici avec ta propre chambre que de la partager avec d'autres enfants comme toi, non ?*

*Oui ! Mais je verrai vraiment ?*

En fait, Kwan, sans le savoir, commençait déjà à voir. Sur le papier, ses chances de recouvrir la vue sans intervention extérieure étaient aussi minces que celles de voir mon bus peint en rose par le régime. Mais par une nouvelle ironie de la vie, son handicap se résorbait lentement depuis plusieurs mois.

J'ai d'abord cru à une tentative naïve de sa part de se rendre intéressant.

*Papa, je vois des lumières au loin, comme des feux follets...*

J'ai mal réagi à l'encontre ce que je pensais n'être qu'un caprice. J'étais d'autant plus agacé que je n'avais pas élevé Kwan dans ce sens. L'incident fut vite clos mais je n'en avais pas fini avec cette histoire.

*Papa, les feux follets se rapprochent. Qu'est-ce que je dois faire ?*

Lui, je ne savais pas. Mais moi, j'ai entraîné Kwan devant la fenêtre de la cuisine par une de ces belles matinées de printemps. Le soleil éclaboussait la vitre de plein fouet. Avec mon manteau couvrant l'intégralité de la fenêtre, je pensais mettre à jour son petit jeu.

*Tu les vois là ?*

Il acquiesça. Mais une fois l'obscurité conquise avec mon manteau, il n'en démordit pas. C'est là que j'ai su que j'avais un problème.

...

Fuir. Un simple mot de quatre lettres qui renferme une myriade d'enjeux à me rendre fou. Quel chemin emprunter ? La frontière nord avec la Chine est le passage obligé semble-t-il, mais mon instinct me disait qu'on nous y attendait de pied ferme. Combien de fois ai-je croisé le regard affolé ou désorienté, comme un lapin sous les phares d'une auto, de ceux qui avaient été refoulés par notre géant de voisin. Chaque semaine, la télé nous déversait son flot d'images censées nous interdire tout espoir de rejoindre une terre prétendument amicale.

Fatigué, j'ai avalé deux métras avec un fond de liqueur de cerise. J'ai pris mon envol. Encore. J'ai survolé les plaines vallonnées du sud de Pyongyang et les crêtes de ces montagnes qui composent 80% de notre territoire. J'empruntais la route du Sud pour la première fois. Et j'ai vu quelque chose.

Ce fut court, trop bref. Mais il y avait ce sentier... Un accès à la zone démilitarisée la plus sécurisée au monde... Invisible quand on le foule mais parfaitement distinguable une fois qu'on a pris de la hauteur. Cette lumière chaude qui prenait son essor de la zone démilitarisée inondait mon visage et je n'avais qu'une seule envie; celle de la suivre pour m'y lover.

C'est Kwan qui m'a réveillé en me secouant vigoureusement alors que je ne voulais plus être privé de cette tiédeur lumineuse. En m'arrachant brutalement à ce songe, Kwan m'a rendu fou. Je l'ai attrapé par le bras et je l'ai secoué comme une salade qu'on essore. Et puis, j'ai vu que je m'étais endormi la tête en appui sur le chauffage et j'ai rendu à Kwan sa liberté.

Ce soir, je contemple un ciel noir sans étoiles et je fume une de ces cigarettes de contrebande. L'incident avec notre voisine, madame Zuan, a tout chamboulé. J'ai pris ma décision et nous partons demain à l'aube. Nous prendrons la direction du Sud, vers la zone démilitarisée. Je ne suis pas croyant mais je ne peux pas ignorer ce signe. Ai-je d'autre choix ?

Par sécurité, j'ai bourré la serrure de madame Zuan de mie de pain. Elle devenait trop fouineuse à mon goût. J'ai rempli mon baluchon de viande séchée et de pommes de terre cuites, de quelques vêtements de rechange pour Kwan et de bricoles comme mon sifflet, mon couteau à cran d'arrêt ou le briquet avec cette pin-up qui se dénude quand on l'allume.

En faisant le tour de mon studio du regard une dernière fois, je suis tombé sur mon bâton de ski trônant au-dessus de ma porte comme un trophée. Je l'avais récupéré sous la banquette de mon bus, oublié sans doute par un enfant du régime. J'ai vaguement pensé qu'il pourrait servir de canne de marche pour Kwan et je l'ai pris avec moi.

Cette fois, nous sommes prêts.



On ne peut pas se faufiler avec notre baluchon par l'écoutille du balcon alors nous sortons avec Kwan par la grande porte pour la première et dernière fois. Je ne peux pas m'empêcher d'adresser un index levé à l'attention de la voisine dont le seul œil valide doit être collé contre son judas.

On ne s'enfuit pas seul de Corée. Il y a des réseaux, des passeurs qui connaissent leur métier. Ils vous emmènent par camion à la frontière. Ils sont plus ou moins jeunes, fument, boivent et violent à l'occasion. Une fois leurs clients balancés au milieu d'une rivière ou d'un champ de riz, ils n'hésitent pas à prévenir les garde-frontières chinois avec qui ils dealent de la drogue ou des armes.

Une heure plus tôt, Kwan traînait des pieds.

*Papa, pourquoi partir si vite ?*

J'attendais cette question de Kwan et je sais aussi que de ma réponse dépendait son aptitude à me suivre sans broncher.

*C'est la guerre, Kwan. Notre voisin chinois masse des troupes à la frontière...*

*Mais pourquoi ? Nous sommes le peuple le plus pacifique !*

Kwan trépigna et tapa le linoleum de la cuisine de ses sabots que je lui avais offert au Noël dernier.

*Notre gentillesse est notre faiblesse, je tentais du bout des lèvres.*

Kwan tourna en rond autour de la table de la cuisine.

*Mais comment peut-on fuir au moment où je vais enfin découvrir le pays qui m'a tant donné ?*

A court d'arguments et déjà épuisé par une nuit sans sommeil, je l'ai pris dans mes bras et je lui intimé l'ordre de se taire.

...

Il est 21 heures et la ville est plongée dans le noir sous un couvre-feu qui ne dit pas son nom.

Dehors, Chin nous attend nerveusement au volant de son camion flambant neuf à sa sortie d'usine en 1969 mais toussotant et frétilant en cette nuit douceâtre de juin. La bâche se soulève et révèle cinq passagers adossés contre la cabine comme des chatons apeurés. La lampe torche du neveu de Chin zigzague entre le groupe d'inconnus et le visage colérique de Kwan. Je crains qu'il n'explose à tout moment.

A l'intérieur, l'atmosphère est celle de passagers clandestins incapables d'échanger un minimum d'amabilités. Chacun a dépensé plus de 500 yuans pour rejoindre Kangdong à l'Est de la capitale. Cela demande environ deux heures de secousses ponctuées par des soubresauts violents quand le camion de Chin déboule sur un nid de poule.

Kwan est déboussolé. Je peux le voir à la façon qu'il a de m'éviter grossièrement en restant prostré près de la bâche. Il ne comprend pas ce départ précipité et j'imagine que ce moteur diesel d'un autre âge n'arrange rien à mes affaires. Lui à qui j'ai tant vanté l'avance technologique de notre beau pays en matière de véhicules propres.

Deux heures... Deux heures pour justifier notre fuite, pour trouver une raison qui puisse satisfaire Kwan et le convaincre de me suivre. J'ai sombré dans un sommeil que je tentais pourtant d'éviter à tout prix. Mon esprit mélange fébrilement images d'un passé révolu et clichés imaginaires d'un futur proche.

Le zoo de Pyongyang. Sans doute l'un des endroits préférés de Kwan. Les tigres ont réclamé toute sa concentration pour qu'il puisse visualiser la beauté hypnotique de leur pelage. Mes commentaires traduisaient maladroitement des scènes que seul le regard pouvait apprécier dans toute leur splendeur. Je compris alors que les mots ne sont que les béquilles de l'âme. Pénétré des râles profonds des félins, Kwan en est venu à les considérer comme des divinités au point de s'insurger contre leur captivité.

*Voilà !*

Je sursaute et bouscule ma voisine, une jeune fille de 16 ans. Les quatre autres passagers sont toujours assoupis tandis que Kwan dodeline de la tête. Je me faufile vers lui.

*Kwan... Kwan...*

Je caresse ses cheveux comme je l'ai fait à chacun de ses réveils. Il ronronne et ronchonne alors que je l'encourage à ouvrir les yeux.

*Kwan, écoute-moi. J'ai une grande nouvelle à t'annoncer...*

### **16h30, salle d'interrogatoire du commissariat central de la Zone Démilitarisée**

*Donc, vous avez inventé cette histoire de... Parc animalier pour l'inciter à vous suivre ?*

L'inconnu dont les jambes sont maintenant tellement détendues qu'elle s'étendent comme deux cure-dents pointés vers moi, acquiesce. Sa main droite effleure la poche gauche de sa veste militaire et j'ai l'impression étrange qu'il me déclare sa flamme.

*Vous êtes cardiaque ?*

*Hein ?*

Il m'observe mais son regard vide me traverse sans me voir. L'anxiolytique semble agir. Je jette un œil à l'horloge au-dessus de la vitre sans tain tout en sachant qu'Ishu veille sur nous en espérant ouvertement que je quitte la salle sur un échec.

*Votre cœur, il est fragile ? j'insiste.*

Il sourit pour la première fois et dévoile une rangée de dents pour le moins asymétriques. J'ai le sentiment troublant d'avoir en face de moi un héroïnomane en manque tout juste sorti d'un camp de travaux forcés. Une nouvelle couche de maigreur semble s'être greffée sur sa fragilité naturelle tandis que ses paupières présentent des cernes qui auraient été épaissies à coups de charbon.

*Mon cœur est libre comme un papillon...*

Il en reste là, le sourire béat. Je ne peux m'empêcher de soupirer devant l'impossibilité d'établir un échange cohérent.

*Bon, et une fois à Kongdong ?*

### **Kongdong, 2 jours plus tôt**

Kwan n'est plus le même depuis qu'il a écouté mon histoire. D'un état de torpeur, il est passé à une agitation fébrile. Je me demande finalement si je n'ai pas trop stimulé son imagination. La jeune fille du groupe traîne autour de nous en faisant mine de s'intéresser aux étals de poissons. Les autres ont disparu vers le nord à bord d'un mini van Volkswagen tout rouillé. La tête du conducteur ne m'est pas revenu. Il fumait une pipe à crack et son regard trahissait une excitation morbide. Ils ne finiront pas leur voyage là où ils pensent le conclure; c'est ma certitude du jour.

*Qu'est-ce qu'on attend, papa ?*

Kwan et ses questions... Il est définitivement de retour parmi nous avec son impatience chronique mais je ne suis plus aussi disponible que je ne l'étais à Pyongyang.

*Silence*, je rétorque en cherchant du regard la meilleure route à emprunter.

La jeune fille du camion poursuit ses allers et retours du regard entre l'étal de poissons et nous. Exaspéré par ce petit jeu, ma tête hoche dans sa direction comme pour la mettre en garde. Elle se décide à me rejoindre. A la lumière du jour, je lui donnerais 17 ans. Je n'aime pas son air farouche et ses signes extérieurs de féminité en pleine floraison. Cela risque de troubler Kwan et je n'ai pas envie d'ouvrir le grand livre de la sexualité.

*Je m'appelle Okiwa. Vous comptez passer par quelle piste ?*

J'entraîne Kwan avec moi et nous nous dirigeons vers le sud de la ville en tournant le dos à l'inconnue. Il faut bouger. La police repère les gens statiques. Tout le monde à une fonction dans ce pays et un individu qui n'avance pas est suspect. Pour mon plus grand malheur, la fille nous suit.

*Je peux vous suivre ?*

*Vous le faites déjà*, je lui balance froidement.

*Vous allez au parc comme nous ?* s'enquiert Kwan avec toute sa naïveté désarmante.

Je lui serre l'épaule violemment pour lui intimer le silence.

*Quel parc ? Je cherche juste à passer la frontière mais mon groupe suintait la bêtise. Il y avait marqué 'condamné' sur leurs fronts... Mais pourquoi le sud ? Il y a toute l'armée là-bas ?*

*Papa, que fait l'armée dans le sud si la Chine nous attaque au nord ?*

Je pousse Kwan sur quelques mètres avant de m'occuper d'Okiwa qui s'est immobilisée, abasourdie par la révélation de Kwan.

*Ecoutez, je ne sais pas qui vous êtes et je ne veux pas le savoir. Mais je me rends chez mes parents avec mon fils et je vous demande de nous laisser maintenant*, je lui murmure fermement.

*Vous n'avez pas le droit de l'emmener à la mort et...*

J'appose mon index sur ses lèvres pour lui intimer le silence. Derrière nous, Kwan hume l'air autour de lui et je sais que ses oreilles sont aussi aux aguets.

*Papa, pourquoi nous ne voyageons pas ensemble avec Okiwa ? On doit tous s'aider !*

Okiwa soutient mon regard avec un sourire presque narquois. Je suis fatigué et je ne veux pas me disputer avec Kwan. Je ne peux pas lui en vouloir d'exprimer sa lassitude et son désir de côtoyer d'autres personnes que moi.

Devant moi, Okiwa s'avale plusieurs métras. Elle m'en propose deux qui attirent ma main tel un aimant. S'il y a bien un moment où j'en aurais besoin c'est maintenant. Mais une autre réalité s'impose à moi. Si j'ai bien eu cette révélation en état d'extase, c'est l'esprit clair que je me dois d'y emmener Kwan.

Ma main flotte dans une zone d'indécision, puis, retombe mollement contre ma cuisse. D'un geste de la tête je l'invite à me suivre tout en lui glissant à l'oreille.

*Pas de contact avec Kwan, d'accord ?*

Kwan serait capable de l'inonder sous ses questions et, elle, de lui révéler la vérité pour le faire taire.

...

Nous longeons l'autoroute 2, celle qui s'étire vers la côte est et sa ville portuaire Wonsan. Elle porte le numéro 2 mais elle a toujours été la seule autoroute du pays. La forêt nous dissimule des rares voitures de police tout en nous exposant aux patrouilles montées qui infestent l'arrière-pays.

*Tu as combien de vivres avec toi ?* me murmure Okiwa.

J'hésite à lui répondre. Qui est-elle pour que je lui fasse confiance ? Une fugueuse qui pourrait très bien nous entraîner dans un traquenard pour nous piller et...

*Ecoute, on est sans doute aussi pauvre et perdu tous les deux. On a rien à perdre à garder notre méfiance uniquement pour le régime.*

Je découvre, sous la couche de crasse qui maquille le visage d'Okiwa, des yeux noirs magnifiques et une bouche pleine de promesses. Gênée, elle reprend sa gourde et ouvre la marche.

### **17h22, salle d'interrogatoire du commissariat de la police militaire de la zone démilitarisée**

*Vous n'étiez pas tenté ?*

*Hein ?*

*De prendre des métras pour calmer votre faim.*

L'inconnu se gratte l'entre-jambes sans se soucier de mon point de vue qui ne m'épargne aucun détail.

*Non. Plus je m'approchais de la frontière et plus je reprenais des forces.*

Une des deux lumières du plafond clignote. C'est la verte qui signale que ma présence est requise hors de la salle.

*Vous n'avez besoin de rien ? De l'eau, une barre chocolatée ?* je lui demande en me levant.

*Une cigarette américaine ?*

J'acquiesce et je retrouve Ishu derrière la vitre sans tain flanqué d'un type du boulot engoncé dans un costume gris. Il semble avoir hérité de ce corps à contrecœur et arbore l'expression d'un gardien de camp apprenant l'évasion de ses détenus.

*Du neuf, sergent ?*

Ishu me refait le coup du faux candide alors qu'il suit mon interrogatoire de son bureau où son cul siège confortablement sur un fauteuil ergonomique rehaussé d'un coussin chauffant que lui a offert sa femme l'hiver dernier.

*Il est calmé, je rétorque.*

J'hésite un instant à mentionner ce rêve qui l'aurait poussé à fuir vers le sud mais je préfère me taire. Ishu est mal à l'aise et se contorsionne maladroitement, victime sans doute d'une double peine; celle de mon absence de progrès et de la présence d'un pont de services secrets dans sa maison.

*Identifié ?*

Les mots s'échappent des lèvres de l'officier comme un filet d'air sous une porte. Seules ses pupilles opèrent un mouvement vertical, me déshabillant ainsi du regard et lui offrant un semblant de vie.

*On attend toujours le retour des services de Pyongyang. Vous vous doutez qu'ils nient toute possibilité de passer la frontière jusqu'à présent, je conclus.*

Ishu se masse les mains nerveusement, signe qu'il n'apprécie pas de voir son emprise supplantée par une autorité supérieure. Je ne serais pas présente, il serait déjà courbé pour accepter de bon cœur un coup de pied au cul. Mais devant moi, il se doit de maintenir une forme d'illusion.

*La drogue. C'est sans doute un criminel en fuite, annonce doctement Ishu.*

A mon avis, l'inconnu dit vrai quand il prétend s'être débarrassé de son addiction. Mais je ne veux pas alourdir mon dossier en contredisant Ishu.

L'officier s'avance vers la vitre sans tain tout en extirpant de la poche de sa veste deux petites boules noires de caoutchouc qu'il se met à malaxer.

*Et vous, sergent ? Vous en pensez quoi ?*

*Je pense qu'il dit partiellement la vérité. Regardez-le. Il vient du Nord. C'est écrit sur son visage. Vous les connaissez tout comme moi ces réfugiés et c'en est un...*

L'officier croise mon regard sans un mot mais cela vaut acquiescement de sa part.

*La question n'est pas de savoir d'où il vient mais par quel miracle il est venu. Vous comprenez ?*

Il se tourne vers moi brusquement.

*La frontière sud est infranchissable. C'est comme cela que nous évitons un conflit nucléaire. Si la frontière n'est pas étanche, nous perdons toute crédibilité.*

J'acquiesce tout en ressentant l'étrange besoin de retrouver Bao. Ishu me donne la nausée et l'autre la chair de poule. Je me glisse entre l'officier et la vitre sans tain en murmurant une vague excuse.

*Il a un problème cardiaque ?* lance l'officier

Et c'est la dernière phrase que j'entends avant de quitter l'antichambre.

## **Sinpyong, 2 jours plus tôt**

Sinpyong, une station balnéaire pour cadres du régime. Des pagodes bleues surplombent un lac artificiel qui avait tapé dans l'œil de feu notre grand leader. Malgré l'insouciance qui semble caractériser l'endroit, on hésite à quitter la forêt.

Okiwa se roule une cigarette en chantonnant. Elle pourrait être sacrément séduisante si elle se dégraisait les ongles et arrêta de prendre des postures masculines comme maintenant.

*On peut contourner le barrage mais ça nous rallonge le trajet,* explique-t-elle en crachant une feuille de tabac.

*De combien ?* Je l'interroge.

*Aucune idée. Cinq ou six heures au moins.*

Kwan s'est affalé contre un arbre et s'est endormi. Son repos est aussi le mien. Il m'a bombardé de questions depuis que nous avons entamé notre périple sur le versant ouest de la montagne. Autant je prenais un certain plaisir à lui répondre à Pyongyang autant là ses questions m'ont rendu fou. Le pire étant sans doute pour moi d'inventer des réponses absurdes sur la faune exceptionnelle que l'on était censé rencontrer à la frontière.

Okiwa a préféré prendre ses distances en ouvrant la marche. J'ai bien vu à ses regards obliques ce qu'elle pensait de mes arrangements avec la réalité auprès d'un aveugle. Son expression semble me dire que je suis le plus puénil des deux et elle n'a pas tort. Mais le mal est fait.

*Il discerne les branches, me lance-t-elle.*

Je la rejoins sur son monticule de terre d'où elle entreprend de tailler le bout d'une branche avec son couteau.

*A quelle distance ?*

*Plusieurs mètres au moins... Je lui donne deux jours avant de se rendre compte que son père n'est pas Tom Cruise. Deux jours pour voir qu'il n'y a pas plus d'envahisseurs chinois que de voitures volantes.*

Elle a encore une fois raison mais je n'ai plus le temps ni l'envie de débattre. Mon regard flotte au loin, vers la frontière à plus de 80 kilomètres à vol d'oiseau. J'entretiens cet espoir absurde que notre fuite passera inaperçue auprès des milliers de militaires en patrouille. Eux aussi portent leur regard au sud et nous tournent le dos. Et secrètement, je continue à croire que ce rêve qui nous a entraînés ici se justifiera au moment voulu.

Ma main droite frétille le long de ma hanche. Ma cure de mépas est plus dure que je ne l'imaginai. Je dois boire et manger plus souvent maintenant que mon organisme n'est plus dupé par l'action euphorisante de ces pastilles blanches. Mais en plongeant ma main dans mon baluchon, je réalise qu'on ne tiendra pas plus longtemps que demain avec ce qui nous reste.

*J'ai un peu de fromage que je peux partager. Mon père élève des chèvres dans le Gyeonggi alors je n'avais qu'à me servir... Il se conserve bien car il est sec mais il empesté tout de même.*

Elle extrait un morceau qui ressemble à une brique blanche de sa sacoche et le brise en deux avant de m'en tendre une tranche. Il me reste une demi-miche de pain et mon cerveau s'affole à la perspective d'associer ces deux aliments qui semblent avoir été créés pour être unis.

*Merci.*

C'est tout ce que je trouve à dire avant de fourrer le fromage dans mon dernier mouchoir propre. Je l'avalerais tout de suite si la vision de Kwan et de son corps menu, fragilisé par deux jours de régime improbable, ne m'imposait d'attendre son réveil.

Kwan gigote et remue nerveusement son pied gauche comme si des fourmis venaient lui chatouiller les poils. Son rêve semble aussi agité que le tambour de la machine à laver de mon cousin Lao. Il gémit tandis que je lui caresse les cheveux pour l'apaiser.

Je me surprends à chantonner une vieille comptine qu'il appréciait du haut de ses un an. Il entrouvre ses petits yeux noirs en amandes qui se pointent immédiatement vers les rares derniers rayons de soleil traversant le feuillage. Je suis le mouvement de ses pupilles et je réalise qu'Okiwa ne s'était pas trompée.

Kwan se redresse et s'étire alors que je rassemble nos affaires.

*Ce n'est pas la chaleur qui l'attire mais la lumière, me souffle Okiwa.*

Je soupire et je préfère m'écartier pour amorcer notre descente du flanc de la vallée. J'entends vaguement Kwan rejouer son numéro de champion en titre de poseur de questions. Okiwa est son nouvel adversaire et je n'ai aucune envie de jouer les arbitres.

*Okiwa, les tigres blancs, on pourra les approcher, les caresser ?*

J'ai bien dû essayer trois fois la même énigme sur le même sujet. Mais Kwan pense obtenir une réponse différente avec un interlocuteur différent.

*Qu'est-ce que t'a répondu ton père ? rétorque Okiwa.*

*Que les tigres blancs sont dangereux et que les caresser c'est prendre le risque de perdre son bras. Qu'en penses-tu Okiwa ? Moi, je crois que les tigres ne sont dangereux que si l'homme est dangereux.*

*Je pense la même chose que ton père.*

Cette assertion exposée, Kwan en est réduit à se taire. J'en aurai presque félicité Okiwa. Sur ce répit inespéré, les premières gouttes d'une pluie de printemps s'abattent finement sur nos épaules avant de gagner en puissance.

*Papa, les grenouilles vont sortir avec la pluie !*

### **19h43, Salle d'interrogatoire du commissariat de la police militaire de la zone démilitarisée**

Plus je l'écoute et plus je suis sidérée par la facilité avec laquelle ils se sont déplacés sans être inquiétés. Comme si une force inconnue les rendait invisible.

Depuis que ses tremblements ont cessé, l'insoumission de son regard s'est tarie au profit d'un visage presque apaisé.

*Je ne suis plus drogué, vous savez. Je ne serai pas un junkie à Séoul, lance-t-il dans un bref éclat de rire.*

*Je vous crois, je lui réponds.*

Je pense qu'il perçoit que la confiance que je lui accorde va au-delà de sa seule nouvelle abstinence.

*Vous vous appelez comment ? me demande-t-il avec une réelle excitation dans la voix.*

*Pran, je lâche après un moment d'hésitation.*

*Vous croyez que certaines choses nous dépassent, Pran ?*

Depuis qu'il ne dévoile plus ses gencives noircies et édentées, je me surprends à découvrir un autre homme. Sa main ne serre plus la poche gauche de sa veste délavée et ose même un mouvement circulaire du poignet.

*J'ai commencé la gymnastique depuis une semaine. Mon corps est resté en sommeil pendant bien trop longtemps.*

Je ne peux m'empêcher de sourire face à la candeur de sa réflexion. Son visage reposé me laisse deviner les traits de l'adolescent que fut Bao. Il en a gardé la fragile corpulence. Mais il a aussi conservé cette filouterie enfantine qui transparaît dans l'éclat de ses yeux et la fausse malignité de son sourire.

*Il ne bouge plus. C'est dur d'être privé de lumière et d'espace quand on est habitué à la liberté.*

Je ne comprends pas ce qu'il me dit.

*Kwan ? Il est surveillé quelque part ?*

Mes émotions m'échappent et trahissent la confiance que je m'accorde; celle que j'ai gagnée consécutivement à mes deux ans d'entraînement à l'académie militaire où l'on m'enseigne l'art subtil du contrôle de soi en toute condition. J'ai assisté à de prétendues séances de torture sans broncher et au terme desquelles seules mes lèvres contractées exprimèrent ma colère d'apprendre que la langue arrachée du client était factice. Très tôt, j'ai appris que la réalité se façonne et la maquilleuse de cinéma devint aussi très vite une véritable amie.

De fait, je me suis toujours crue ferme et résistante face à la profusion de sentiments émanant de mon travail. Durant mes cinq années au commissariat central de Séoul, j'ai côtoyé une misère humaine qui opère comme un aimant à émotions et je considère avec le recul que mon absence d'affectivité agissait comme une forme d'humanisme pour les victimes. Car si on écoutait chaque suspect, ils seraient tous innocents.

Mais depuis ce matin, je me suis laissée entraînée dans le récit de cette évasion jusqu'à considérer Kwan comme mon protégé. Ou mon fils. Celui que j'ai perdu sur la route de Sumon street quand il m'a échappée en trottant du haut de ses quatre ans avant d'être percuté par un 30 tonnes.

Oui, je dois admettre que je m'inquiète pour Kwan.

*Non, Kwan va sûrement bien mieux que vous et moi, m'annonce-t-il tout sourire.*

J'ai le sentiment d'être abandonnée à la lisière du sentier qu'ils ont emprunté en descendant la vallée. Les phrases de Bao ne font plus sens alors qu'il est censé ne plus être sous l'emprise de ses substances. Je suis fatiguée et j'ai envie de conclure cette histoire.

*Comment êtes-vous arrivés à la frontière ?*

*Comme des lapins, me siffle Bao.*

### **36 heures plus tôt, 34 kilomètres de la frontière sud**

Okiwa s'amuse avec Kwan. En d'autres occasions, j'aurais été fou de joie de voir Kwan rire aux éclats et retrouver ses accents d'insouciance qui ont fait mon propre bonheur ces 6 dernières années. Mais je n'aime pas leur jeu. Kwan s'évertue à coincer Okiwa contre les rondins de bois de la hutte que nous squattons depuis ce matin.

Elle esquive facilement ses moulinets mais Kwan l'a attrapée plus d'une fois en visant juste. Le constat est sans appel; Kwan a recouvré 50% de sa vue. Cela me rend malheureux alors que je devrais remercier le ciel jusqu'à en perdre mon souffle comme tout père digne de ce nom. Je m'en veux tellement en cet instant car je me suis interdit de profiter du plus bel événement de nos vies.

*Papa, je te vois !*

Kwan me pétrifie. Il me fait face à quelques mètres et son sourire trahit à lui seul l'échec de mon entreprise. Kwan se fout de savoir où il vit. Il est juste extatique à l'idée de voir les rayures du pelage d'un tigre. Mon esprit a envisagé le plus absurde en quelques secondes, comme repartir sur Pyongyang et tout avouer mais j'aurais préféré me crever les yeux plutôt que d'être contraint de supporter ses larmes.

*Il ne voit que ton ombre, rassure toi.*



Okiwa s'est glissée près de moi tandis que Kwan manœuvre habilement en se repérant grâce à nos voix.

*Tu sais ce que tu vas lui dire demain ?* murmure-t-elle à nouveau.

Je fais un pas vers Kwan en guise de réponse et le prends dans mes bras. Il a maigri et son poids rivalise avec celui d'un renard. J'entreprends d'attaquer le léger dénivelé d'un sentier censé nous conduire vers les anciennes rizières que le gouvernement a minées.

*Papa, on fuit toujours les Chinois ?*

*Je ne sais pas, Kwan. On a tout fait pour les éviter mais restons prudents.*

*Ils n'oseront pas attaquer la réserve comme tu l'as dit ?*

*Oui, nous serons protégés par les Nations Unies. Le parc fait partie du patrimoine de l'humanité.*

*Quelle bonne idée, papa ! Tu sais ce que j'ai pensé hier ? Que les Chinois seraient peut être attendris par la vue d'animaux paisibles et magnifiques. Ils ont un cœur comme nous après tout.*

*Oui, peut-être, Kwan. Nous verrons.*

A cet instant, je me sens obligé de reposer Kwan à terre et de m'éloigner jusqu'au point de disparaître derrière un rideau de peupliers. Okiwa me hèle. Je l'entends mais je ne l'écoute pas. Ma tête vacille et un tronc freine ma chute. Je me laisse glisser contre la souche pour terminer sur les genoux.

Je ne suis pas croyant. Où plutôt, je n'ai pas eu l'occasion de l'être. Mais je n'ai plus rien à perdre à solliciter l'aide d'un inconnu. Mes mains se joignent spontanément dans une communion qui m'étonne moi-même.

Aussitôt, une gerbe de lumière fusille l'épais toit de feuillage et s'abat devant moi en m'éblouissant et me réchauffant le visage avec une intensité telle qu'il m'oblige à baisser la tête.

*Pitié.*

C'est tout ce que j'arrive à bredouiller. Je courbe l'échine en partie parce que la chaleur devient insupportable mais aussi par déférence. Et puis, mon esprit devient léger comme l'air, un peu comme si un typhon avait méticuleusement balayé tous mes angoisses et mes doutes. Enfin, ce qui n'était qu'hésitation, défiance et suspicion face à un rêve aux origines douteuses s'est métamorphosé en pure dévotion.

J'attends patiemment que la flamme baisse en intensité avant de relever lentement la tête. Au loin, Okiwa et Kwan m'interpellent mais leurs voix, distantes comme le tonnerre un soir d'orage, ricochent contre la bulle invisible qui m'entoure.

## **20h42, salle d'interrogatoire du commissariat de la police militaire de la zone démilitarisée**

Je me surprends à gesticuler nerveusement du pied gauche, comme lui deux heures plus tôt. Je le pressentais, je le craignais, et je le rejetais avant même que cela m'eut été confirmé par ses dires. Mais cette dimension surnaturelle est enfin apparue.

Un rayon de feu... Comment pourrais-je clore mon rapport avec un truc pareil ? Bao sort une divinité de son chapeau à la manière d'un mauvais film où l'histoire incroyable qui vous est narrée se révèle n'être que le rêve du personnage principal. Vous vous sentez floué.

*Dîtes-moi comment vous avez franchi la frontière ?*

Je préfère occulter cet instant de mysticisme pour achever, une bonne fois pour toutes, cette histoire.

*La frontière ?*

J'ai le sentiment d'avoir interrompu Bao dans ses réflexions.

*Mais attendez, il faut que je vous dise pour Kwan...*

### **Frontière sud, 30 heures plus tôt**

Le temps s'est rafraîchi, balayant les épais nuages qui s'étaient enracinés depuis hier sur les flancs de montagne. L'horizon est à présent totalement dégagé offrant une vue à couper le souffle sur des champs de rizières. Les lits de ces derniers sont dominés par des vallées d'où un lit de gazon dévale des sommets.

Au-delà des rizières, un grillage serpente la zone démilitarisée avec une continuité et une régularité inquiétante.

Je suis revenu auprès de Kwan en sautant comme un bouc des montagnes, l'âme purifiée, et convaincu de notre destin à tous les trois. Ils m'ont observé sans un mot, la bouche béante pour Okiwa, comme si elle découvrait une auréole au-dessus de ma tête. J'ai gardé le silence tout en embrassant très fort Kwan.

L'intermède oublié, Okiwa décrit le spectacle à Kwan en ne lui épargnant aucun détails. Il distingue déjà les grandes masses géographiques comme un myope et sa vue s'affine encore un peu plus lorsqu'il se concentre sur sa vision de proximité.

C'est à cet instant que les militaires nous repèrent pour la première fois. Il aura donc fallu attendre que nous touchions du bout des doigts notre but en ayant évité miraculeusement toute confrontation avec la police, pour les trouver enfin face à nous.

Leur jeep surmontée d'une tourelle équipée d'une mitrailleuse de 22 mm pourrait nous balayer d'une rafale. Leur canon est braqué sur nous et deux militaires dont un officier reconnaissable à sa casquette se rapprochent de notre groupe en nous sommant de ne pas bouger.

*Ton plan de dernière minute est réclamé par les autorités libres de Corée du Nord et de toute urgence* me murmure Okiwa.

Son ton est faussement léger mais son regard trahit une panique croissante. A nos pieds s'étend un dénivelé aussi abrupt qu'une piste de saut à ski. J'attrape Kwan par l'avant-bras et je l'entraîne dans ma chute. Okiwa m'interpelle avec une voix suraiguë comme je ne lui ai jamais connue.

Des balles fusent au-dessus de nos têtes et je ressens la chute d'Okiwa dans les grondements de branches arrachées qui suivent notre propre dégringolade. Mon postérieur glisse, rebondit, accroche un sol de boue séchée, dur comme le marbre, et encombré de lianes ancrées aux arbres qui jonchent la piste tels des pylônes le long d'une piste de ski.

Une souche érafle mon bras droit et m'arrache un cri de douleur aussitôt noyé dans le vacarme des hurlements de Kwan et des clameurs déroutantes d'un nuage d'oiseaux s'envolant sur notre passage.

Cette profonde entaille n'est qu'une alerte augurant d'un drame autrement plus douloureux. Alors que l'intensité de notre chute me fait lâcher la prise de Kwan, je cabriole lourdement contre un tronc, la tête la première. Le choc est sourd, puissant, et me fait perdre connaissance.

Je rouvre les yeux après un black-out total. Je suis adossé contre un arbre, une douleur lancinante au bras et des crampes aux cuisses. Okiwa semble avoir colmaté ma plaie sur mon biceps avec un tissu. Le chiffon est noir de crasse et, pendant un instant, je crains d'avoir échappé à une hémorragie pour succomber au tétanos.

*J'ai étalé une couche de glaise mélangée à quelques plantes du coin.*

Je la dévisage alors qu'elle enroule un nouveau bout de tissu autour de mon bras. Ses gestes sont précis et doux. Elle porte elle aussi un morceau d'étoffe maculé de sang autour de son poignet. J'ouvre la bouche pour la remercier mais elle étouffe ma voix en plaquant sa main contre ma bouche. Nous n'entendons plus que le vent hululant et se frayant un passage entre les cimes des arbres et puis soudain, je perçois des voix s'interpellant mutuellement dont l'une d'elle hèle le groupe avec autorité.

Okiwa cherche du regard Kwan mais sans succès. Les voix se dispersent en un arc de lune et se font plus fortes rendant par là même notre fuite chimérique. Je me redresse tandis que les douleurs combinées de mes cuisses et de mon bras m'arrachent un cri qu'Okiwa intercepte juste à temps.

Alors qu'elle tourne sa tête de droite à gauche désespérément à la recherche d'une solution, Okiwa loupe l'évidence en l'apparition de Kwan. Il est accroupi, l'air hagard, le visage noirci par la boue et dans une posture qui n'est pas sans rappeler celle d'un crapaud.

Okiwa apostrophe Kwan en silence du bout des lèvres. Il se rue alors vers nous à quatre pattes et tire Okiwa par le bras.

*Par là, par là... susurre-t-il*

Okiwa me soulève en me saisissant sous les aisselles avec une aisance insoupçonnable. C'est douloureux mais je n'ai pas le choix. Kwan a repéré un trou qui ressemble à un terrier de renards. Il se faufile à l'intérieur et Okiwa me dispose avec ma tête face à l'ouverture tandis que Kwan m'agrippe la veste au niveau des épaules.

C'est une réserve de bois dans laquelle gisent quelques bûches humides et des mottes de paille. L'endroit est profond et suinte une sale odeur de félins mais l'atmosphère est tiède et douceâtre comme dans un sauna. Je me sens bien pour la première fois depuis notre plongée dans la vallée. Okiwa dresse un barrage de branches derrière elle pour colmater l'ouverture.

La lumière du soleil couchant filtre au travers de notre barrage de brindilles, exposant des nuages de poussières et d'insectes volants au-dessus de nos têtes. Deux voix en approche sont clairement identifiables. Malgré ma position allongée, je distingue deux rangers noirs s'immobilisant à quelques pas de notre planque. Elles sont rejointes par une seconde paire et nous assistons, dans un silence de plomb, à une discussion nonchalante entre deux soldats.

Mon corps est aussi tendu qu'un arc mongol. Le bout de mon nez me chatouille mais je n'ose pas le soulager. Kwan se penche au-dessus de moi et m'observe comme s'il découvrait le visage du Christ. Il me sourit et me lance un clin d'œil complice.

Cette fois, c'est clair. Il voit.

**21h02, salle d'interrogatoire du commissariat de la police militaire de la zone démilitarisée**

*Stop.*

Bao s'exécute.

*Kwan avait totalement recouvré la vue ?*

Bao acquiesce. Je refoule un bâillement et je me lève en étirant les bras.

*Votre pari était perdu alors ?*

Depuis 10 bonnes minutes, quelque chose me chiffonne sans que je n'arrive à mettre précisément le doigt dessus.

*Je voyais la grille longeant la DMZ, si proche et tellement loin. Comme dans La grande évasion ! Vous l'avez vu ? Quand Steve McQueen est sur sa moto et qu'il fait face aux barbelés de la frontière suisse. C'était pareil.*

Bao remue sa tête comme pour confirmer ses dires et moi je comprends enfin ce qui tourmentait mon analyse. Les images de ce film italien, *La vie est belle*, s'imposent à moi. Le père inventant de toute pièce une histoire pour son fils dans un camp de concentration c'est Bao...

Instantanément, l'édifice narratif patiemment échafaudé par Bao s'effondre comme une vieille mesure vérolée par les mites. Bao a trop vu de films américains et son histoire devient aussi crédible que celle d'un clandestin auprès des services d'immigration.

*Du thé, vous en avez ?* me lance-t-il avec une légèreté confondante.

Je me rends compte alors à quel point ma bouche s'est asséchée et que l'idée d'un thé glacé me ravit. Je me traîne vers la porte en jetant un regard vers la glace sans tain. Ishu doit ronger son frein dans l'attente de son week-end et cela n'est pas pour me déplaire.

Alors que je glisse ma pièce pour le thé chaud de Bao dans le distributeur, une main m'effleure l'épaule. Ishu n'a même pas le courage de me toucher franchement. Il nous reste une heure avant la fin de la garde à vue. Son histoire ne tient pas debout. Que proposez-vous ?

Et voilà Ishu dans son meilleur rôle, celui du second couteau, au sein duquel il apparaît par intermittence comme faire valoir de l'acteur principal. Le fait qu'il n'ait aucun avis à émettre le conforte dans cette fonction. Une opinion l'engage tandis qu'une simple suggestion lui permet de garder la face.

*D'aller jusqu'au bout. Je ne décèle pas de folie dans son histoire; de la poésie, oui, mais de la démence, non.*

Le rictus d'Ishu dans la pénombre est un hommage au Joker et je comprends à cet instant combien nos vies sont aussi artificielles que celles mises en scène par Hollywood.

*Rentrez chez vous, je m'occupe du passage de relais avec les services secrets, je conclus.*

*Vraiment ? Vous êtes sûre ?*

*Non, je ne suis sûre de rien en ce moment et je crois que notre homme me prépare un final qui fera vraiment tache dans mon rapport.*

C'est ce que je pense mais c'est aussi ce que je ne dis pas.

Je préfère sourire et acquiescer. Ishu aurait adoré un document écrit contre-signé pour s'évader l'esprit libre. Il se contente de ma parole à contrecœur avec le vague espoir que les caméras de surveillance auront pu enregistrer mes propos. J'ai fait exprès de parler à voix basse mais Ishu pourra toujours augmenter le volume.

Je rejoins Bao avec deux tasses de plastiques, l'une brûlante et l'autre glacée, à l'image des sentiments qu'il m'inspire. Bao trempe ses lèvres sans se soucier de la vapeur qui s'échappe du gobelet. Elles sont déjà aussi desséchées et craquelées qu'une bûche un soir de Noël.

On s'observe un instant. Lui, attendant mes questions et moi, suspendue à sa conclusion.

*Vous vous demandez où s'arrêtera mon histoire de fou et quand ai-je mis un terme à mes mensonge ? J'ai menti à Kwan à propos de mon pays ? Mais mon pays ne fait que mentir depuis 40 ans. Dès que l'homme disparaîtra, c'est sa réalité qui redeviendra imaginaire. Elle ne sera plus qu'un vague souvenir dont on se réappropriera l'histoire certains soirs devant un feu avec un sourire n'exprimant aucun regret.*

*Pourquoi voulez-vous que l'homme disparaisse ?*

Il se penche vers moi tout en sirotant son thé.

*En étant partout, nous ne sommes déjà plus nulle part. J'ai vu de mes yeux ce nouveau départ, cette nature qui reprend ses droits.*

*La DMZ ? Vous parlez de la DMZ ?*

*Elle gagne du terrain, me confesse-t-il du bout des lèvres.*

### **Frontière sud, 18 heures plus tôt**

Kwan me dévisage sans un mot depuis deux longues minutes. Nous nous sommes extirpés de notre terrier dès que les derniers échos de voix des soldats se sont atténués jusqu'à disparaître définitivement. Leur menace n'aura duré que le temps d'une clope.

*Je ne sais pas qui est Tom Cruise, l'ami d'Okiwa, mais il ne doit pas être tellement plus beau que toi.*

Je lance un coup d'œil de biais à Okiwa qui hausse les épaules en me narguant.

*Pour moi, tu es le plus beau des papas.*

Une larme s'exile en glissant sur ma fossette saillante et Kwan s'empresse de la stopper dans sa chute avec son pouce.

*Kwan, il est temps de t'avouer...*

*De m'avouer quoi ? Que mon beau pays n'est pas aussi beau que tu le dis ?*

Je suis frappé à l'estomac comme un boxeur oubliant sa garde. Mon esprit s'échauffe, bouillonne et mon souffle reste coincé. Okiwa se roule une cigarette, crache une chique et s'agenouille à mes côtés en plaquant ses cheveux gras en arrière.

*Un enfant, c'est pas un jouet. Il méritait de savoir.*

Deux jours plus tôt, je lui aurais plongé la tête dans la boue mais maintenant à quoi bon ? Mentir n'a plus de sens. Kwan se redresse et arrache un blé encore vert pour le porter à sa bouche.

*Et les fauves ?*

*Hein ?*

Kwan lève la paume de sa main au-dessus de ses yeux et scrute l'horizon vers la zone démilitarisée.

*Tu te souviens de ce que tu m'as dit sur les animaux sauvages de la zone ?*

Je bondis en avant en oubliant toutes mes douleurs. Mon bras gauche enveloppe la hanche de Kwan et mon bras droit pointe en direction de la barrière grillagée.

*Oui ! Je ne t'ai pas menti cette fois-là.*

Mon visage est collé au sien. Je renifle les effluves de sa peau encore jeune malgré la couche de crasse dont elle est recouverte. Cet arôme au léger accent de lait disparaîtra dans un an ou deux mais aujourd'hui il reste encore cet enfant qu'on a envie de croquer.

*Kwan, je t'ai menti pour te cacher le laid. Mais aujourd'hui, crois-moi, car je veux te montrer le beau.*

*Je te crois.*

Ces quelques mots suffisent à mon bonheur. Pour la première fois, je ressens presque du plaisir à fuir avec mon fils. Nous laissons derrière nous un passé qui n'est plus le nôtre et nous filons vers un lieu qui excite notre imagination pour des raisons différentes.

Okiwa abandonne la coupe méthodique de la pointe d'une branche avec son couteau pour ouvrir la marche une fois de plus. Nous défilons sur une étroite bande de terre entre deux rizières en jachères. Nul besoin de s'avertir mutuellement. Nous savons que le riz ne pousse plus depuis longtemps et que les mines antipersonnel ne se mangent pas.

Ma douleur s'estompe au fur et à mesure que nous approchons de la barrière. Je m'interroge brièvement sur un éventuel rayonnement thérapeutique émanant de la zone. Au point où j'en suis, plus rien ne m'étonnerait.

Okiwa lève son poing fermé pour nous intimer l'ordre de s'arrêter. Elle s'agenouille et nous l'imitons, Kwan avec toute l'excitation d'un enfant inconscient du danger et moi avec un visage portant encore les stigmates d'une douleur passée.

Le silence est rompu par l'apparition simultanée d'une jeep de l'armée patrouillant cahin caha le long de la grille et par un lapin surgissant de nul part. Kwan ignore les militaires et applaudit la prestation agile du quadrupède. Okiwa plaque sa main juste à temps contre la bouche de Kwan avant que ce dernier ne joigne la parole au geste. Cela fait deux fois qu'Okiwa me sauve la vie et j'en viens à me demander si notre rencontre n'était pas plus qu'un pur hasard.

Une brève sirène s'échappe de la jeep mais sans être suivie d'une quelconque sommation. Le regard que j'échange avec Okiwa m'encourage à croire qu'ils ne nous ont pas vus. Mais le regard de Kwan balaye tous mes espoirs. Ses yeux suivent grands ouverts la folle course du lapin à travers la rizière. Ses sauts l'emportent toujours plus loin mais la sirène l'a poussé à virer sa course et à traverser de nouveau la rizière dans toute sa largeur.

Jusqu'où la chance nous autorisera à garder espoir ?

Baboum !

Le lapin, déchiqueté, s'est volatilisé au-dessus d'une mine et a fait sombrer notre taux de réussite. La jeep s'immobilise tandis que nous nous jetons tous les trois face contre terre. Du coin de l'œil, je peux étudier leurs mouvements qui apparaissent hésitant.

*Putain de lapin...* Murmure-t-elle.

Okiwa glisse sa main à l'intérieur de sa veste et en extrait une petite paire de jumelles. Combien de choses me dissimule-t-elle encore ? Elle pointe ses jumelles vers la jeep alors que Kwan et moi-même retenons notre souffle dans l'attente de son verdict.

*C'est bon, je crois.*

La jeep redémarre et s'ébranle avec lourdeur en lâchant un flot de fumée noire de son pot d'échappement cheminé. Nous laissons passer une bonne minute avant de nous redresser. Je ne prends même plus la peine de me secouer pour évacuer la poussière. Elle est devenue une seconde peau. Mais quand je frictionne les cheveux de Kwan pour évacuer la terre, ce dernier me repousse avec sa tête des mauvais jours.

*C'est ça ton paradis pour animaux ?*

Il entreprend une marche déterminée vers l'impact de la tragédie lapine. Okiwa se précipite vers Kwan dans un élan que nous partageons. Nous le rapatrions de force vers notre maigre bande de terre tandis qu'il nous assaille de coups de pieds.

*Il a droit à une tombe !*

*Tu vas là-bas, ce sont deux tombes qu'on devra creuser.*

La vision de son trépas pour les honneurs d'un lapin démembrés suffit à calmer ses ardeurs. Okiwa est déjà repartie comme pour clore définitivement cet intermède. Je pousse gentiment Kwan devant moi pour avaler les cent derniers mètres nous séparant de la barrière.

## **22h22, Commissariat central de la police militaire de la zone démilitarisée**

*Ne me dites pas que vous avez enjambé la grille électrifiée...*

Bao ne relève pas mon sarcasme et préfère écraser son gobelet du talon avant de chercher vainement une poubelle. Je lui ôte son fardeau et je jette un coup d'œil à l'horloge pour lui signifier que le moment de vérité est arrivé.

Bao se lève, s'étire, fait craquer quelques jointures ankylosées et un squelette dont les os s'entrechoquent avec passion, avant d'entamer un tour de la pièce les bras croisés.

*La grille... Il fallait l'observer de près pour déceler la mousse verte...*

Je ne dis rien malgré son hésitation. Bao poursuit sa marche le long des quatre murs de la pièce, tête baissée.

### **Frontière sud, 15 heures plus tôt**

Nous y sommes. Et un sentiment d'irréalité m'envahit. Cette barrière, je l'ai rêvée de trop nombreuses fois pour qu'elle ne m'apparaisse plus que comme un objet lointain et inaccessible. Je dois la toucher, je veux la toucher...

*Bao !*

Je suis projeté en arrière avec la sensation qu'un parachute s'est ouvert dans mon dos. Okiwa me saisit par le col avec furie. Je peux flairer son haleine chargée, mélange de tabac froid et d'ail moisi.

*C'est du 20 000 volts... C'est pas le moment de faire des conneries. Pas maintenant.*

Elle a mille fois raison. Une fois son étreinte passée, je m'agenouille devant la grille en laissant ma rotule claquer une nouvelle fois. A cette distance, je peux percevoir une sorte de fine couche d'herbe moisie s'étalant à la base de la grille. En suivant la clôture vers son sommet, je distingue des lianes dégoulinant littéralement de la cime des arbres qui longent la barrière.

*Incroyable...*

Je n'ai pas remarqué la présence d'Okiwa à mes côtés. Elle pointe du doigt la coulée de lianes qui semble ronger l'acier de la grille.

*La nature se rebelle... chuchote-t-elle avec admiration.*

Je cherche du regard une pierre suffisamment grosse pour tester la résistance de la grille. Mais la terre a été retournée et aplatie par les pilonneuses du régime pour faciliter les patrouilles. Okiwa surveille Kwan qui chantonne en observant une parade de fourmis. Elles n'ont pas les

mêmes enjeux que nous et traversent la grille avec l'insouciance de celles qui ignorent la notion de frontières.

Je reste regroupé avec mes mains nouées sous mes genoux et mon postérieur frôlant dangereusement le sol terreux. Il lui manque une couche de graisse susceptible de protéger mon assise.

Et puis je distingue le manche de mon bâton de ski dépassant de mon baluchon. Ma tête entame un aller-retour entre mon bâton et la crête des arbres. Sans un mot, je saisis le manche et je m'approche au plus près de la grille. Je repère une liane, parmi les plus grosses, qui s'avère accessible. Le bout pointu de mon bâton se dresse vers l'une des ramifications de la liane et sa rondelle de plastique se coince dans l'une des tiges.

Okiwa me rejoint, fascinée par mon jeu de mains et ses conséquences. Je tire un coup sec pour tester la résistance de la liane qui ne cède pas et l'amène lentement vers moi. Nous suivons des yeux, sans oser émettre le moindre commentaire, cette rencontre du troisième type où la liane jouerait le rôle d'une mandibule extra-terrestre.

De mon côté, je ne sais pas encore quel résultat attendre de cette démarche. J'ai juste la vague idée qu'en tirant la liane quelque chose suivra.

Soudain, un craquement éclate au-dessus de nos têtes et précède un grondement sourd mêlant des cris d'oiseaux en fuite et la déchirure profonde de l'écorce de l'arbre. Un pan entier de l'arbre se détache et s'abat au ralenti contre la grille. Pendant un instant, je crains que la lenteur avec laquelle l'arbre s'effondre rende caduque mon pari.

Mais la collision est majestueuse comme si un bélier gigantesque venait de fracasser la porte massive d'un château fort. Des étincelles électriques s'éjectent dans tous les sens, blanches et rouges, lumineuses comme des néons et à l'obsolescence programmée. Elles nous effleurent et nous réchauffent de leur chaleur mais sans vraiment nous inquiéter.

La grille plie, gémit et capitule enfin en découvrant une brèche aussi large que mon vieux matelas. Okiwa et Kwan laissent échapper leurs cris de victoire que je ne cherche pas à taire malgré le danger qui découle d'un tel vacarme. Moi aussi, je ne peux réprimer des applaudissements.

Notre émoi s'éteint sans disparaître totalement. Nous contemplons notre porte d'entrée en silence. Kwan doit déjà songer à l'univers magique qu'il s'apprête à découvrir tandis que moi...

Ai-je été amené ici pour autre chose qu'une simple évasion ? Non, bien sûr. Je pressens que nous fuyons bien plus que la Corée du Nord. De même, j'ai la conviction que mon bâton de ski s'est retrouvé dans mon baluchon pour une occasion bien différente de celle que j'imaginai.

Okiwa est la première à franchir la démarcation en prenant soin d'éviter le cadavre de la grille. Je soulève Kwan sur mes épaules et je pose mes godillots sur les traces d'Okiwa. Une fois Kwan reposé à terre, je jette un coup d'œil sur la barrière d'acier à l'Est et je constate que la nature se répand sur cette dernière comme une couche de lave sur le versant d'un volcan. Des masses de branches épaisses agrippent de leurs tiges la partie supérieure de la grille et la tire avec une constance évidente sur leur propre terrain. Je ne donne pas plus d'une semaine à la barrière avant de jeter l'éponge.

*Par là ?*

Okiwa pointe son menton vers ce qui semble être un vague sentier. A défaut d'autres options, j'acquiesce. A peine avons nous initié quelques pas qu'un concert de piailllements nous enveloppe. Le concert est une musique délicieuse, légère et guillerette, comme une fine pluie un matin d'été. Néanmoins, nos tentatives pour repérer la troupe d'oiseaux responsable de cet accueil se solde par un échec patent. L'épaisse végétation au-dessus de nos têtes se révèle aussi impénétrable qu'un toit de verdure où les brindilles feuillues s'entrelacent jusqu'au point de n'autoriser que de fines raies de lumière à percer.



Kwan tapote ses mains l'une contre l'autre pour manifester sa joie. Okiwa se retourne et me gratifie d'un sourire que je ne lui ai jamais connu. Moi-même, je me sens le cœur léger, oublieux de toute notre misère passée et emplis d'un espoir qui, je le sens, revigore mon sang.

Le sentier reste toujours aussi déroutant avec son chemin invisible et dont seules les bordures d'arbres assurent un semblant d'itinéraire. Okiwa attend que je la rejoigne avant de me glisser...

*Cette jungle, c'est nouveau. J'ai vu des photos de la DMZ et je n'ai jamais rien vu de pareil.*

A mesure que nous nous enfonçons dans cette nouvelle géographie arboricole, les chants d'oiseaux s'atténuent. Leur comité d'accueil doit estimer avoir accompli sa tâche. Le silence qui suit est vaguement rompu par la brise d'un vent frais que nous entretenons de notre propre mutisme.

Mais ce silence m'apparaît soudainement inapproprié à notre périple. Kwan n'a jamais laissé le calme prédominer.

*Où est Kwan ?*

Ma frayeur s'adresse autant à Okiwa qu'à moi-même. Il a disparu et les arbres qui nous surplombent n'en deviennent que plus menaçant. Leurs branches ne sont plus des bras accueillants mais des appendices coupants et froids, capables de vous saisir la cheville et de vous avaler sans qu'une seule de leurs feuilles ne frétille.

*Roarhhh...*

Le rugissement jailli subitement jusqu'à nous faire sursauter tous les deux. Aucun doute sur son origine. Un tigre est le seul félin capable de mugir aussi fort.

*Kwan !*

La panique est totale. D'un coup de tête, nous nous accordons pour explorer chacun un versant de la jungle qui nous entoure. Je file sur ma gauche en abandonnant Okiwa sur ma droite.

Mon bâton de ski ouvre le chemin à la manière d'une machette que je manie comme un boucher devant un quartier de viande. Très vite, des crampes ralentissent mes mouvements tandis que mon souffle erratique cale définitivement. Je fais une pause, prosterné devant mon bâton et une fourmilière.

*Papa !*

La voix est faible mais l'intonation est rassurante. Kwan m'interpelle pour que je le rejoigne et non pour être sauvé.

*Kwan, j'arrive !*

### **23h11, commissariat central de la police militaire de la zone démilitarisée**

Je suis incapable de rester assise plus longtemps. Je m'adosse contre le mur de la salle et je m'allume une clope. Il est 23 heures passées et de toute façon les alarmes incendies n'ont pas encore été installées ici.

Bai se masse les mains tout en marchant. Il regarde fébrilement l'horloge plusieurs fois.

*Vous avez vu ? Vous avez entendu les nouvelles ? Cette explosion là-bas en Russie ?*

*En Ukraine vous voulez dire ?*

Il hausse les épaules, visiblement peu enclin à dissenter sur une géographie indécise.

*C'est que le début.*

*Début de quoi ?*

Ses devinettes commencent à me lasser. Je n'ai pas suivi l'évènement de ce matin, ni sur internet ni sur le téléviseur d'infos en continue qui se dresse sur le mur de la cafétéria. Il était question d'un champignon s'élevant très haut dans le ciel au fin fond de l'Est de l'Ukraine. Depuis, seuls Bao et son évasion ont bénéficié de mon attention et je commence à le regretter.

Bao s'arrête devant la porte et tourne la poignée. Mais il tourne à vide et repère ma carte magnétique autour de mon cou.

*Il faut que je reparte.*

*Pour aller où ?*

*Là-bas. C'est le seul endroit qui nous protégera du déluge.*

Je soupire et je l'invite à se rasseoir.

*Terminez votre histoire et on verra ce qu'on peut faire, d'accord ?*

A contrecœur, il reprend sa marche autour de la cellule.

### **Frontière sud, 8 heures plus tôt**

Kwan caresse un tigre. J'étais pourtant prêt à tous les scénarios, du plus sordide au plus absurde. Kwan démembré comme un poulet après une vaine tentative de contact avec un fauve. Kwan s'agitant autour d'un coq comme un sorcier autour d'un autel. Mais rien ne m'avait préparé à cela.

Je suis accroupi à quelques mètres, incapable du moindre geste et fasciné par le feulement du tigre. Les caresses de Kwan sur sa nuque semblent le satisfaire pour le moment. Mais cette scène seule n'aurait pas suffi à me statufier. Non, il y a bien autre chose qui concourt à l'irréalité du moment.

Le tigre présente des rayures noires sur un pelage blanc que je n'avais jamais vu auparavant. Mais c'est sa gueule qui focalise toute mon attention. Deux petites dents courbées similaires à des défenses d'éléphants, débordent de sa mâchoire. Ce tigre a évolué à rebours pour se rapprocher de son ancêtre préhistorique, le smilodon.

Kwan m'a repéré et m'offre le sourire d'un enfant ayant découvert l'univers magique d'une chocolaterie. Quelque chose effleure mes cheveux avec la délicatesse d'un drap gonflé par le vent. Je ne bouge pas et observe un papillon aux ailes démesurées, jaunâtres et tachetées de couleurs chaudes. Il nous survole un instant tout en filtrant les rayons du soleil au travers de ses ailes. Un arc en ciel dont le nuancier s'étend du jaune au rouge nous éblouit de longues secondes avant de rendre l'espace au soleil couchant.

Kwan applaudit frénétiquement à la vue de cet élégant insecte venant parfaire une scène dont il n'aurait jamais osé rêver. Je crains un instant que le tigre ne réagisse violemment à ses acclamations mais le fauve s'ébroue nonchalamment avant d'étirer ses pattes et de faire demi-tour.

J'attends qu'il nous tourne définitivement le dos avec sa longue queue se balançant en rythme pour enfin rejoindre Kwan dans une folle étreinte. Ses petits bras m'enlacent le cou et ses cheveux aux relents de pelage humide me chatouillent le cou. Je sanglote de joie et de nervosité trop longtemps contenue.

*Papa, tu as vu ses défenses ? Tu as vu sa taille ? Tu n'avais pas menti... Tu n'avais pas menti...*

De mon côté, je vois des centaines de lucioles virevoltant autour de massifs de fleurs inconnus. Certaines ont des feuilles aussi larges qu'une raquette de tennis et des bulbes fluorescents. Au-delà de ces fourrés, s'étend une plaine verdoyante au milieu de laquelle un étang dont l'eau couleur acier réfléchit les dernières lueurs du soleil couchant.

A cet instant, je sais que nous ne quitterons plus ce lieu.

## **00h21, Commissariat central de la police militaire de la zone démilitarisée**

J'ai laissé Bao dans la salle d'interrogatoire et j'ai filé à la cafétéria. Je fume à nouveau et je me décide à pénétrer dans le bureau d'Ishu pour lui piquer sa fiole de Whisky japonais. J'ai trop d'idées et d'informations entremêlées dont le tourbillon incessant menace de se fracasser contre les parois de mon pauvre crâne déjà trop sollicité.

Ishu ne ferme aucun de ses tiroirs à clé car il est incapable d'imaginer une incursion dans son pré carré. Une caméra à 360° veille au plafond mais je m'en fous totalement. La fiole en main, je quitte le bureau en pointant mon index à la caméra.

Je prends soin de frotter le goulot de la fiole avec une serviette en papier. L'alcool glisse le long de ma trachée, brûlant au passage des parois plus habituées à recevoir la visite de breuvage doux et réconfortant comme ce thé au miel que j'affectionne tant.

Mais dieu que le résultat est plaisant.

Je me laisse glisser contre le mur de la cafétéria, suffisamment euphorisée pour accepter de me confronter à la réalité de Bao. Dans quelques minutes, les services secrets vont se pointer pour embarquer Bao et lui faire subir un autre type d'interrogatoire.

Je m'envoie trois autres rasades et je me relâche encore un peu plus. Je rigole seule et ça me fait un bien fou. Des images saccadées sur le téléviseur captent mon attention.

L'écran est divisé en plusieurs sous-écrans affichant des pluies torrentielles et des inondations à New York et des égouts déglutissant des tombereaux d'eau à Sydney tandis que les premiers étages des palais vénitiens disparaissent sous des flots conquérant.

Les paroles de Bao me reviennent à l'esprit...

*C'est que le début.*

Je termine d'un coup la fiole d'Ishu et la balance devant moi avant de me redresser et de marcher d'un pas déterminé vers la salle d'interrogatoire. J'entends Bao frapper contre la porte et m'appeler. J'ouvre et le tire au-dehors par le bras.

*Partez...*

Je l'entraîne le long du couloir des cellules, glisse mon passe pour franchir les deux sas de sécurité et lui ouvre la porte d'entrée du personnel.

*Et vous ?*

Je me vois dans le reflet de la porte vitrée avec les cheveux gras, mes traits tirés et mon regard absent. Je hausse les épaules. Personne ne m'attend ce soir.

*Venez avec moi. Nous sommes déjà une cinquantaine dans l'arche...*

Je ne peux m'empêcher d'être secouée d'un rire et de spasmes nerveux. Je visualise Bao et sa communauté de réfugiés autour d'un feu, rivalisant d'idées délirantes en avalant des métas à

tour de bras. Je lui saisis l'avant bras, sec et osseux, en signe d'une tendresse qu'il a amplement mérité. Bao, pauvre imbécile, dont la clandestinité est la seule chose de sûre dans son histoire.

Bao m'embrasse délicatement la main avant de me tourner le dos. Il descend les quelques marches menant à l'arrière cour du commissariat. Seule ma Honda est encore présente sur le parking et c'est en constatant que mes roues disparaissent à moitié sous une masse d'eau de pluie que je découvre le désastre en cours dans notre poste frontière.

Le commissariat bénéficie d'une isolation optimale mise en place il y a 5 ans. Des murs de béton renforcé de titane s'étendent sur un mètre de profondeur. Au sous-sol, un abri nucléaire cultive les toiles d'araignées et les crottes de souris mais nous garantit une autonomie de 12 mois. Si l'épaisseur des murs et les fenêtres blindées nous protègent d'improbables tirs de missiles sol sol, ils nous préservent aussi des moindres bruits extérieurs.

Je me rends compte que je ne suis pas sortie du commissariat depuis près de 48 heures. La tentative de suicide d'une coréenne de Séoul esseulée a monopolisée notre service jusqu'à l'arrivée de Bao.

Je me concentre et je tente de me souvenir du temps de l'avant veille. Devant moi, Bao s'évanouit dans la nuit noire et la pluie battante. Ses godillots sont comme des sous-marins alternant plongées et sorties en haute mer. Et je me revois sur le chemin du commissariat, les essuie-glaces balayant le pare-brise et incapables de m'offrir un minimum de visibilité face aux tombereaux d'eau. Maintenant que j'y pense, je n'arrive plus à me souvenir du dernier jour sans pluie...

L'inquiétude me submerge. Quelque chose se prépare et les avertissements de Bao prennent soudain un sens nouveau.

*Bao ?*

Je le hèle sans conviction mais le grondement de la pluie couvre ma voix. Je me sens plus seule que jamais. Le commissariat, cette dernière raison de vivre, cette seconde maison, m'est devenu étranger. Sans son agitation, il n'est plus que ce qu'il a toujours été; un bâtiment froid qui n'attend que mon départ pour s'enfermer dans un mutisme mortifère.

Je jette un dernier coup d'œil à mon bureau avant de refermer ma porte. Je ramène la fiole d'Ishu dans son bureau, et là, tout bascule. Il a oublié d'éteindre ses écrans de surveillance qui balisent les deux salles d'interrogatoires. Sur l'un des huit écrans, une tâche s'étale contre l'objectif.

Je me penche vers l'écran jusqu'à le frôler du bout du nez et je me précipite vers la salle d'interrogatoire.

En courant, et en passant mon badge en tremblotant contre le lecteur magnétique, je me remémore les premières heures de notre conversation et de sa main serrant sa veste contre son cœur. Mais se massait-il vraiment la poitrine ou protégeait-il quelque chose ? La réponse est au bout de du couloir et derrière cette porte.

### **Mardi 14 juin, 07h33**

Madame Ohuichu, aussi trempée qu'une de ses serpillères après son lavage du sol bétonné du commissariat, se débarrasse de son fichu et ouvre son placard attitré. Elle tire à elle son chariot et le pousse dans le couloir central.

Elle a mal dormi. En fait, elle dort mal depuis plusieurs jours et elle soupçonne ce déluge de torturer son esprit durant son sommeil. Le fracas ininterrompu de cette eau sur ses fenêtres devient un supplice qu'elle a vaguement résorbé avec des boules quiès.

Deux lignes de trains sont déjà inondées et elle se demande chaque jour si elle pourra toujours rejoindre le commissariat.

Elle pénètre dans la première salle d'interrogatoire tandis que chacun de ses gestes apparaisse parfaitement maîtrisé, vestiges de centaines d'heures d'activité identique.

Son balai entreprend son va et vient, évitant d'un arc de cercle souple et élégant, la table et les deux chaises. Une fois le sol lavé, madame Ohuichu entame le nettoyage de la table avec son chiffon. Un froissement similaire à un battement d'ailes immobilise son bras un instant. Mais c'est le second battement qui l'incite à lever la tête.

Sur le sommet de la caméra numéro 3, un papillon aux ailes démesurées semble somnoler. Les fresques colorées de ses ailes captent immédiatement l'attention de madame Ohuichu qui recule lentement vers la porte, partagée entre la surprise et la crainte. Mais le papillon n'a aucune intention de fondre sur elle et préfère essuyer ses antennes avec ses pattes avant.

Madame Ohuichu ouvre la porte de dos et s'enfuit en poussant des petits cris semblables aux jappements d'un chiot.

Deux heures plus tard, Ishu trouva le bureau de Pran fermé. Il n'y accorda guère d'attention, mais lorsque son absence perdura jusqu'au soir, il demanda à sa secrétaire de la joindre chez elle. Le téléphone sonna dans le vide. Il sonna dans le vide tous les jours suivants. Pran fut définitivement considérée comme disparue quand le barrage de Hwacheon céda sous la pression des flots et draina plus de 13 000 cadavres à sa suite.

Deux semaines plus tard, ce fut au tour du téléphone d'Ishu de ne plus répondre.